

Gaston Miron. *Lettres, 1949-1965*, édition établie par Marilou Sainte-Marie, Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 2015, 595 p.

François Dumont

Volume 17, numéro 1-2, automne 2016, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1050790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1050790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, F. (2016). Compte rendu de [Gaston Miron. *Lettres, 1949-1965*, édition établie par Marilou Sainte-Marie, Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 2015, 595 p.] *Mens*, 17(1-2), 163–167. <https://doi.org/10.7202/1050790ar>

dix-neuviémiste du Canada plutôt que dans le présent de son xx^e siècle. « *After all, écrit-il, the Laurentian thesis had been both a story of Canada's origins and a prophecy of its defeat. Great Britain had been too weak, the United States too strong, successive Liberal prime ministers too indifferent* » (p. 296). Difficile à habiter, ce porte-à-faux idéologique du « réactionnaire » trahit une évidente marginalisation dans le champ des idées que Creighton vivra très difficilement de l'intérieur : « *Trapped in a thesis that no longer led anywhere, and not knowing where to turn, he sank into despair* » (p. 346).

Malgré sa chute plutôt dramatique, on sort très enthousiaste de la lecture de ce livre, d'une indéniable richesse historique. Soulignons qu'il a aussi une certaine valeur initiatique pour le lecteur qui connaît peu l'histoire des idées du Canada anglais. Si la lecture d'ensemble est convaincante, on regrette seulement que Wright n'ait pas, hormis pour quelques incursions dispersées dans l'ouvrage, davantage exploré la réception des œuvres de Creighton au Canada français. Cette réception a pourtant une histoire irréductible aux critiques des historiens de l'école de Montréal, comme en témoigne par exemple l'importance que lui ont accordée les travaux de Fernand Ouellet. En terminant, un point mineur mais non moins agaçant : les quelques citations en français figurant dans l'étude comportent des erreurs d'accord qui auraient mérité soit une révision plus serrée au moment de l'édition ou la mention [*sic*], advenant qu'il s'agisse de citations transcrites littéralement.

— François-Olivier Dorais
Département des sciences humaines et sociales
Université du Québec à Chicoutimi

**Gaston Miron. *Lettres, 1949-1965*, édition établie par Mari-
loue Sainte-Marie, Montréal, Les Éditions de l'Hexagone,
2015, 595 p.**

En plus d'avoir écrit une œuvre poétique majeure, Gaston Miron a joué un rôle important dans le développement de l'institution littéraire québécoise, en tant qu'animateur et éditeur. S'il a beaucoup travaillé à la mise en valeur des œuvres des autres, notamment par

son travail aux Éditions de l'Hexagone, qu'il a contribué à fonder en 1953 et à diriger par la suite, son œuvre a aussi été bien servie par plusieurs critiques. Son principal livre, *L'homme rapaillé*, est paru, en 1970, grâce au travail de Georges-André Vachon et de Jacques Brault : ils ont aidé Miron à colliger et à organiser ses poèmes et ils l'ont convaincu de les publier malgré ses réticences. En 1975, c'est à l'invitation d'Eugène Roberto que Miron publie le recueil *Courtepointes* aux Presses de l'Université d'Ottawa. Parmi les autres publications du vivant de Miron, outre *Deux sangs*, le tout premier recueil de l'Hexagone, cosigné avec Olivier Marchand en 1953, figure une première édition de sa correspondance avec Claude Haeffely, publiée en 1989 par les soins de Pierre Filion, chez Leméac, sous le titre *À bout portant*. Après sa mort, Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu ont édité des poèmes qui n'avaient pas été repris dans *L'homme rapaillé (Poèmes épars, l'Hexagone, 2003)*, des proses diverses (*Un long chemin : proses 1953-1996, l'Hexagone, 2004*) et des entretiens (*L'avenir dégagé : entretiens 1959-1993, l'Hexagone, 2010*). Voici maintenant que paraît une partie de sa correspondance, éditée par Marilou Sainte-Marie.

Il faut noter que cette correspondance n'est pas exhaustive : certaines lettres ont vraisemblablement été perdues, et l'éditrice a opéré une sélection. On peut regretter que les lettres dans lesquelles Miron commentait les manuscrits des auteurs qu'il éditait ou refusait de publier n'aient pas été retenues (à l'exception d'une belle lettre de 1958 adressée à Gilbert Langevin) ; mais ce choix, en tenant à distance le travail éditorial de Miron au profit des lettres plus personnelles, accentue la dimension intime de l'ensemble. Celui-ci est très habilement composé en six parties : « Chroniques montréalaises (1949-1951) » ; « L'engagement dans la fraternité (1952-1958) » ; « Pour la démocratisation de l'enseignement (1958) » ; « Vertical néant (1958-1959) » ; « Lettres parisiennes (1959-1961) » et « La trentaine à bride abattue (1961-1965) ». Ces parties correspondent à autant d'épisodes dans la vie de Miron. Les premières lettres, à son ami Guy Carle (et une à son frère Gilles, le cinéaste), constituent une sorte de chronique de ses apprentissages après son arrivée à Montréal. Dans la section

suivante, les lettres évoquent les débuts du projet amical de l'Hexagone et plus largement de l'engagement à la fois littéraire et politique qui marquera toute la vie de Miron ; dans cette partie et les suivantes sont reprises les lettres à Claude Haeffely déjà publiées dans *À bout portant*. Quelques lettres, dans la courte troisième section, abordent la diffusion d'une pétition écrite par Miron, intitulée « Pour la démocratisation de l'enseignement », qui sera contresignée par plusieurs intellectuels, dont Jeanne Lapointe, professeure à l'Université Laval, à qui Miron écrit des lettres à la fois revendicatrices et amères. Déçu par le refus de certains de signer parce que la lettre aurait été mal écrite, Miron se présente à Jeanne Lapointe comme « un pauvre ignorant, inapte au langage discursif » (p. 253). Il est fascinant de voir à quel point, parallèlement, il prend de l'assurance en poésie, même s'il traverse des périodes d'abattement. À la fin des années 1950, outre les poèmes et les lettres à Haeffely, celles qu'il adresse à Rina Lasnier sont particulièrement riches : Miron y met en cause les positions politiques de la poète, mais reste admiratif à l'égard de son œuvre et tient à développer ses désaccords, qu'il présente souvent dans les termes d'un conflit de générations plus large. Les lettres de la section « Lettres parisiennes » sont écrites à l'occasion d'un séjour d'études à l'École Estienne (une école d'édition), de septembre 1959 à février 1961 : à Paris, Miron rencontre plusieurs poètes français et des membres de la revue *Esprit*. De retour à Montréal, il écrit à Haeffely qu'il éprouve un choc « effroyable, pénible » (p. 422). À plusieurs reprises, il évoque un « désarroi vis-à-vis de la déchéance ethnique canadienne-française, surtout la déchéance linguistique quasi irrécupérable » (p. 465). Le portrait qu'il faisait de lui-même dans sa lettre à Lapointe coïncide donc avec la représentation qu'il se fait du Canada français, que la distance prise à l'occasion du séjour en France semble avoir dramatisée. Malgré les difficultés – à commencer par une situation financière constamment précaire –, il continue de travailler à l'édition et à la diffusion des œuvres de l'Hexagone et il publie plusieurs premières versions de ses poèmes majeurs, dont certains fragments sont intégrés à sa correspondance.

Cette suite de lettres apparaît à certains égards comme un journal : on y trouve non seulement les rencontres, les lectures et les événements marquants, mais aussi la réflexion soutenue de Miron sur sa vie et sur son milieu, très souvent sous le mode de l'examen de conscience, comme le souligne Mariloue Sainte-Marie (p. 13). Par rapport à la biographie qu'a signée Pierre Nepveu (*Gaston Miron : la vie d'un homme*, Éditions du Boréal, 2011), les lettres restent bien entendu lacunaires, malgré la grande qualité des notes explicatives de Mariloue Sainte-Marie. À vrai dire, la lecture de ces lettres n'ajoute rien à la connaissance des réseaux d'amis québécois et français ou du fonctionnement de l'Hexagone, que Nepveu a déjà précisément décrits. Mais la « voix » de Miron reste saisissante et opère une sorte de médiation entre les événements et l'œuvre poétique : la portée existentielle des aléas d'une vie est rendue avec lyrisme, tandis que la poésie de Miron s'arrime à la tentative d'un individu de voir clair et de développer des amitiés authentiques. Les lettres les plus « écrites » et les plus intenses sont sans doute celles, déjà publiées, que Miron destinait à Haeffely. Mais l'ensemble que révèle et documente l'édition de Mariloue Sainte-Marie nous fait mieux percevoir le conflit constant entre l'opiniâtreté et le désespoir, tension qui est aussi présente dans la vie de Miron que dans son œuvre. On y voit par ailleurs, comme dans plusieurs proses et entretiens, le travail en cours sur un auto-portrait et sur la configuration du récit de sa propre vie : Miron, écrit l'éditrice, « élabore, poursuit, peaufine dans ses lettres le récit de son parcours personnel et littéraire » (p. 10).

La grande absence, dans cette édition, reste la parole des destinataires. Dans la réédition des lettres de Miron à Haeffely (*À bout portant*, Bibliothèque Québécoise, 2007), Pierre Fillion a ajouté les lettres d'Haeffely, qui ne figuraient pas dans l'édition originale. La parole de Miron en est transformée : il n'est plus seulement celui qui « [s]e parle à voix basse voyageuse », comme il l'écrit dans « Monologues de l'aliénation délirante », mais aussi celui qui va vers des personnes, attend d'elles des réponses ou, du moins, des signaux. Au début, on comprend que le premier destinataire, Guy Carle, n'écrit

pas souvent et que Miron finit par se résigner à une correspondance unidirectionnelle. Mais dans certains cas, les lettres témoignent de véritables échanges. Il n'était bien sûr pas possible de retrouver toutes les lettres et il n'était sans doute pas pertinent de toutes les publier. Mais quelques exemples auraient pu figurer en annexe. Je pense notamment à la lettre de Jeanne Lapointe que Marilou Sainte-Marie cite dans l'introduction (p. 19-21) et qu'il aurait été intéressant de pouvoir lire intégralement. On se demande aussi sur quel ton et avec quels arguments Rina Lasnier répondait à son correspondant à la fois respectueux et critique, ou comment les amis, hormis Haeffely, réagissaient aux appels et aux aveux qui leur étaient adressés.

Malgré cette réserve, il faut souligner la grande qualité de l'édition de Marilou Sainte-Marie, en particulier la sobriété et la justesse de l'introduction, la netteté de la structure de l'ensemble et la pertinence des notes. Ce livre prolonge les travaux d'édition des marges de *L'homme rapaillé*, chantier qui reste inachevé : il manque encore des lettres, comme le souligne l'éditrice, et des extraits d'un carnet inédit révélés il y a quelques années (« Poussières de mots. Notes inédites », présentation de Pierre Nepveu, *Contre-jour*, n° 5, 2004) nous laissent attendre de nouveaux compléments à l'œuvre d'un homme qui aura peu publié, mais, au bout du compte, beaucoup écrit.

— François Dumont
Université Laval

Geneviève Zubrzycki. *Beheading the Saint: Nationalism, Religion, and Secularism in Quebec*, Chicago, University of Chicago Press, 2016, 224 p.

En 2010, les organisateurs de la fête nationale du Québec choisissent de faire un clin d'œil au passé. Les publicités produites dans le cadre des célébrations du 24 juin mettent en scène Jean le Baptiste, le saint patron des Canadiens français. Précurseur du Christ, jadis vénéré pour sa piété et son esprit de sacrifice, saint Jean se transforme ici en annonciateur de la fête. Tranchant radicalement avec l'image de